

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XVIII

La situation politique devenait de plus en plus tendue, le pays était inquiet et agité. Buenos-Aires, les armes la main, était prête à ouvrir les hostilités contre le Gouvernement, comptant sur l'aide plus ou moins illusoire de deux ou trois provinces. Nous en réalité, nous n'avions rien de grave à craindre, car notre contrée était un adversaire traditionnel de la capitale ; mais, dans ces époques si troublées, il ne manque jamais d'ambitieux pour profiter des circonstances et l'opposition locale était très capable de tenter un changement de gouvernement qui la porterait au pouvoir. Il était facile de voir qu'elle préparait en secret un coup de main ou une petite révolution, de celles, qui abondaient à cette époque-là, sans avoir aucunement l'intention d'aider Buenos-Aires, mais pour renverser le gouverneur, don Carlos Camino, dont elle disait pis que pendre. Camino n'était pas plus mauvais administrateur qu'un autre, mais elle ne pouvait lui pardonner ses moeurs dissolues.

Mari d'une matrone exemplaire, chaste et pieuse, père de deux jolies jeunes filles candides et intelligentes, Camino était considéré comme un criminel dans les cercles austères. Beaucoup voyaient en lui une espèce de tyran corrompu et, s'ils ne contribuaient pas à le renverser, ils ne faisaient rien pour le soutenir.

Je vis très clairement les avantages que m'offrait cette situation et ne tardai pas à en profiter. Un soir que j'étais en visite, avec d'autres personnes, dans la maison du Gouverneur, j'amenai la conversation sur les agitations populaires, déclarant qu'à mon sens elles étaient beaucoup plus graves qu'on ne le croyait. Plusieurs, avec cet esprit d'adulation stupide qui fait nier jusqu'à l'évidence, si elle peut être désagréable à celui qu'ils veulent flatter, et quoiqu'ils, l'exposent ainsi aux plus grands périls, me répondirent en riant que je me laissais effrayer par des fantômes.

*- Je ne parle pas au hasard ! –
m'écriai-je – J'ai des
renseignements et, si le Gouverneur
veut m'écouter il pourra éviter un
mauvais quart d'heure ; mais s'il*

attend, bientôt il sera trop tard.

Camino conçut des inquiétudes, mais il sut les dissimuler, et au bout d'un moment, il me prit à part pour me demander ce que je savais. J'exagérai un peu, estimant que c'était nécessaire pour arriver à mes fins. L'opposition s'armait secrètement – ce qui était vrai –, disposait en ville de véritables arsenaux, tenait toutes les nuits des conciliabules révolutionnaires, et avait des intelligences jusque dans la police dont nombre d'agents faisaient partie du complot. Elle comptait enfin sur de nombreux alliés qui entreraient en lutte au premier signal.

- *Mais que fait don Mariano ! – s'écria le Gouverneur alarmé, en parlant du vieux chef de police.*
- *Don Mariano ne voit pas plus loin que le bout de son nez ; il a été faible toute sa vie et le voilà gâteux – répliquai-je –. Et à de pareils moments, ce dont on a besoin, c'est d'un homme résolu qui ne s'embarrasse pas de la légalité ...*
- *Où trouver cet homme ?*
- *Gouverneur ! ne l'avez-vous pas devant vous ?*
- *Vous ? Vous vous croyez capable ? ...*

- *D'étouffer ou de faire avorter une révolution ? Oui, Gouverneur, très capable ! Si vous me donnez la préfecture de police et me laissez complète liberté d'action, je vous assure que dans quinze jours tout sera plus tranquille que jamais. Mais par exemple, pas de faux scrupules et pour moi carte blanche ! Il faudra faire enfermer pas mal de monde.*
- *Mais, l'opinion ...*
- *Bah ! Dans les circonstances actuelles, il ne faut pas avoir peur ; de plus, elles ne peuvent être plus favorables, car le pays est dans une telle agitation que cela paraîtra tout naturel. Laissez-moi faire, Gouverneur, et vous verrez comme tout s'arrangera bien !*
- *Eh bien ... J'y penserai ! – murmura-t-il perplexe.*
- *Non. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut se décider. Nommez-moi ou nommez-en un autre, mais don Mariano Villodo ne peut pas rester à son poste si vous voulez conserver le pouvoir. C'est une question de jours, peut-être d'heures, et il est possible qu'en ce moment même la souricière se prépare.*
- *Bon ! C'est dit ! ... Je vais appeler*

don Mariano et demain vous serez chef de la police.

- *Il est entendu que je conserverai mon siège à la Chambre ...*
- *Comment ? Et la Constitution ?*
- *C'est un « petit livre », disait le vieux Vélez. La Constitution ne dit pas qu'un député ne peut pas être chef de la police. Et même si elle le disait, dans des circonstances aussi exceptionnelles ... J'ai intérêt à conserver mon mandat au cas où je quitterais la police ... ou s'il vous plaît de me le retirer ...*
- *Enfin, la Chambre décidera.*
- *Non. Je vais à l'instant même demander un congé pour un temps indéterminé. Et carte blanche, hein ? J'ai besoin de pouvoir agir résolument, de frapper comme l'éclair, au moment opportun ! ...*

Don Mariano Villodo démissionna cette nuit-là, à la demande du Gouverneur, et le lendemain je commençai à exercer mes nouvelles fonctions de chef politique de la province, à la grande surprise de tout le monde, car personne ne s'expliquait un saut aussi énorme. Les critiques abondèrent, car « *un jeune morveux* » à la tête de la police ne pouvait faire

que des gaffes. Mais je laissai dire, et je m'occupai de réorganiser mon monde en utilisant les commissaires et les officiers dans lesquels on pouvait avoir confiance. La tâche était ardue, d'autant plus que je devais mener de front, en même temps, les investigations au sujet des menées de l'opposition, et trouver ou inventer une bonne opportunité pour emprisonner les chefs, confisquer les armes et leur ôter, pour un temps, l'envie de se révolter. Je demeurai jour et nuit au bureau, donnant des ordres, recevant des espions, écoutant des rapports et des confidences, admonestant des subalternes douteux, mais de qui on pouvait espérer quelque chose. Je dormais même dans mon bureau. Les révolutionnaires se réunissaient une fois ici, une fois là, jamais deux fois au même endroit, mais il ne me serait pas difficile de les surprendre quand je le voudrais, car je ne manquerais pas d'indications en temps opportun sur le local choisi. Cependant, je ne précipitais pas les choses, pour ne pas donner de coup dans le vide ni provoquer trop de critiques.

Sur ces entrefaites survint la rupture entre le Gouvernement National et celui

de Buenos-Aires, qui me servait aussi bien dans mes affaires privées que dans mes affaires politiques. Je reçus, avant le Gouverneur, la nouvelle des événements : le Président de la République, ses ministres et une partie du Congrès avaient abandonné la ville rebelle, qui se fortifiait et qu'assiégeait l'armée. La lutte allait être terrible, car les porténiens paraissaient résolus à ne pas reculer et disposaient de nombreuses forces de gardes, nationaux, de volontaires créoles et étrangers, et de quelques troupes de vétérans. La ville était entourée de fossés et de tranchées, et les postes avancés, défendus stratégiquement.

C'était une révolution en règle, comme il n'y en avait pas eu depuis bien des années ... Le pays entier était en état de siège.

Dès que je connus ces événements et avant qu'ils fussent devenus publics, je renonçais à attendre une autre opportunité et essayai d'arrêter les révolutionnaires présumés. Usant des pleins pouvoirs que j'avais, je donnai des ordres et courus à la maison de Camino pour lui rendre compte de ce que je venais de faire.

- *En ce moment – lui dis-je –, on arrête chez eux tous les chefs de l'opposition et, par mon ordre, on les conduit à la préfecture de police. Votre Excellence peut être tranquille. Quoique je ne craigne pas le moindre désordre, je vous enverrai un piquet pour votre garde, sous les ordres d'un homme de confiance. Tout va bien !*

Il voulut me demander de plus amples renseignements, mais je remis les détails à plus tard, me bornant à lui dire que Buenos-Aires venait de se soulever, comme on le craignait, et ajoutai :

- *Vous comprenez, Gouverneur, qu'avec les événements de Buenos-Aires tout est justifié, et personne n'aura rien dire. Je confisque les armes, et après avoir gardé nos prisonniers à l'ombre quelque temps, pour qu'ils apprennent à ne pas s'occuper de ce qui ne les regarde pas, nous les mettrons en liberté. Cela leur aura enlevé pour longtemps l'envie de se révolter.*

- *Oui, mais les ministres ?*

- *Pas de souci ! Vous les réunissez et vous leur dites ... Ils sont habitués à se taire*

et approuver.

Quand je revins à mon bureau, les premiers détenus commençaient à arriver, les uns protestant énergiquement contre ce «*coup d'Etat*», l'envahissement de leur maison, sans ordre du juge, et la violence qui était faite envers leur personne ; les autres, tremblants et effrayés, comme des criminels ; quelques-uns sereins et dignes, disant qu'ils savaient à quoi ils s'exposaient ; d'autres enfin suppliant qu'on les laissât en liberté, parce «*ils n'avaient rien fait*», comme les enfants à l'école. Dans ces cas-là, les gouvernements de province n'étaient pas très tendres, enfermaient les révolutionnaires prisonniers dans des cachots immondes, les maltraitant, les obligeant à faire les travaux les plus vils. Cela s'explique. La police était composée d'hommes rudes et brutaux qui, parfois, pendant des années entières, avaient amassé des rancoeurs et désiraient se venger de dédains et de mépris qui, pour être dissimulés, n'en étaient pas moins blessants et sanglants. Je n'avais rien à venger et je voulus être bon prince. J'ordonnai qu'on traitât mes prisonniers avec toute la

considération désirable, qu'on les logeât le mieux possible, qu'on leur permît de se faire apporter un lit, des vêtements et leurs repas, tout en les maintenant, cependant sans communication avec l'extérieur, et j'allai jusqu'à donner ordre à mes subalternes de leur apprendre la révolution de Buenos-Aires et de leur expliquer que le Gouvernement se voyait obligé de prendre des précautions exceptionnelles pour la sécurité du pays.

Entre temps, me servant de ce qu'avaient découvert mes espions et, surtout, de ce que me révélèrent quelques conspirateurs, faibles de caractère, pour éviter le châtiment, et d'autres, vénaux, pour obtenir des récompenses, je sus où les armes étaient cachées et pus presque toutes les recueillir. La conspiration était étouffée ; nous avons entre nos mains quinze ou vingt révolutionnaires d'importance, et nous avons confisqué une centaine de vieux fusils, presque inutilisables et autant de lances improvisées.

Au milieu de toute cette agitation, j'eus une surprise qui, d'abord, me fut désagréable, mais qui m'arrivait précisément au moment le plus favorable pour moi,

comme je ne tardai pas à le comprendre. Mon bureau était plein de monde lorsqu'un huissier m'annonça que don Higinio Rivas désirait me parler. L'heure tragique avait sonné. Un moment, je songeai à la retarder, en ne recevant pas le vieux, mais cela me sembla trop de lâcheté et, regardant le destin face à face, je le fis entrer, sans renvoyer mes subalternes.

J'eus peine à reconnaître don Higinio. La maladie l'avait aminci et affaibli beaucoup, et les préoccupations, les chagrins, l'amour-propre blessé, après avoir provoqué un paroxysme de rage, l'avaient laissé comme chancelant. Sa tête de lion débonnaire, allongée et ridée, exprimait plus la mélancolie que la fierté, et ses petits yeux noirs, sous les sourcils blancs et hirsutes, ne se fixaient plus, résolus et investigateurs, mais allaient, indécis, de l'un à l'autre.

- *Je veux que nous parlions seuls – me dit-il après m'avoir salué froidement.*
- *Un moment, don Higinio, et je suis à votre disposition. J'ai quelques ordres à donner ... Mais asseyez-vous ... Les circonstances sont si graves ... Heureusement, je n'ai pas de secrets pour vous ...*

Je donnai, alors, avec emphase, mes dernières instructions aux commissaires et officiers, et il me parut nécessaire – plus pour don Higinio que pour une autre raison – de pousser à l'extrême les dispositions guerrières offensives et défensives. J'ordonnai la mobilisation des gardes et leur armement, l'installation de postes aux points stratégiques pour la défense de la maison du Gouvernement, de la Municipalité, de la Police, de la Banque, des domiciles du Gouverneur et des Ministres. En outre, des employés, entraient et sortaient, empressés, avec un air important. Don Higinio, surpris, écoutait avec une attention croissante, et bientôt son visage commença à s'animer et à prendre l'expression résolue et astucieuse qu'il avait jadis. Le «*politicien*», le chef de parti se réveillait en lui. Je ne m'étais pas trompé en l'espérant.

- *Mais de quoi s'agit-il ?* – demanda-t-il à la fin, sans pouvoir se contenir.
- *Comment ? Vous ne savez pas ?*
- Je viens, d'arriver au galop de Los Sunchos. J'ai laissé mon cheval à la porte ; je n'ai vu personne, si ce n'est ton domestique qui m'a dit que tu étais ici.

- *Mais nous sommes à un moment très difficile. La révolution a éclaté à Buenos-Aires et ici ils se seraient soulevés aussi si nous ne les avions surpris à temps. C'est pourquoi vous ne me voyez rien moins que chef de la police, don Higinio !*
- *Chef de la police ... Révolution ... et moi qui ne savais rien ! ...*

Oubliant momentanément ce qui l'amenait, obéissant à ses instincts, il voulut savoir ce qui se passait, me demanda des renseignements, des éclaircissements, des détails ... La première rencontre, qui me faisait trembler, était atténuée comme avec un paratonnerre, par cette opportune révolution que Dieu bénisse ! Et il m'était encore possible de l'atténuer davantage en remettant à plus tard le choc violent.

- *Vous arrivez comme la pluie providentielle – lui dis-je à voix basse – Le piquet qui monte la garde dans la maison du Gouverneur est commandé par un officier qui ne m'inspire pas confiance. Vous pourriez vous mettre à sa tête. C'est nécessaire.*
- *Si tu crois que je puisse être utile ...*
- *Je vais rédiger l'ordre. Vous êtes un ami de Camino, il sera plus tranquille avec*

VOUS.

Je jugeai que le moment de l'affaire principale était arrivé, et pendant que j'écrivais, je demandai qu'on nous laissât seuls, indiquant discrètement que quelqu'un revint sous peu pour interrompre l'entrevue.

En lui remettant le pli, j'osai prendre le taureau par les cornes.

- *Vous vouliez dire que vous n'étiez pas venu pour la révolution.*

Il se leva, sombre et troublé, fit quelques pas, comme cherchant la façon de commencer et éclata :

- *Non ! je ne viens pas pour cela ! Je viens pour une chose très grave et très triste, pour une chose terrible, Maurice ... Je ne l'aurais jamais cru !*

Il s'interrompit pour se dominer et d'une voix sourde, ajouta :

- *Il faut que tu te maries ... immédiatement.*

- *Immédiatement, pourquoi ?*

- *Oui, immédiatement ! Thérèse m'a tout confessé ... Je ne veux pas te jeter ta conduite au visage, ni te dire ce que je pense de ton indécence. Mais, je te le répète, il faut que tu te maries immédiatement ! ... Ce sont des hontes que les Rivas n'admettent*

pas !

- Vous savez bien, don Higinio – répliquai-je –, que je veux me marier et que je l'aurais déjà fait si ce n'était la situation! J'aime Thérèse et puisque vous êtes au courant de ce qui se passe, je jure que je ne l'abandonnerai pas ... ni elle, ni vous, qui avez toujours été comme mon second père ...

Je notai en lui une certaine émotion. Il craignait, probablement, de se trouver devant le refus, devant le drame, et le manque de résistance le faisait chanceler, comme après un coup dans le vide, et glisser vers la comédie sentimentale.

- Tu te marieras immédiatement ?

- Dès que cela me sera possible.

- Tu me donnes ta parole ? ... Bien — et il me serra la main, des larmes dans les yeux. — Alors, dès demain nous irons à Los Sunchos.

- C'est impossible, don Higinio ! A quoi pensez-vous ? Ce serait plus qu'une folie, une véritable trahison ! Dans ce poste et dans ces circonstances, je suis un militaire, un soldat, et je ne puis pas désertier ...

- Oui, mais l'honneur de Thérèse et le mien ! Je te répète que la chose est

urgente, que le scandale approche, et que cela je ne le tolère pas !

Il était devenu rouge, retrouvant sa tête de lion... Je touchai avec dissimulation le bouton électrique. Le commissaire des ordres entra dans le bureau. Je lui fis signe d'attendre, et, m'adressant à Rivas :

- *Allez tranquille* – lui dis-je, affectueusement –. *Tout s'arrangera au gré de vos désirs, tout. Maintenant, que chacun accomplisse son devoir. Le Gouverneur a besoin de vous. Défendez-le, prenez toutes les mesures qui vous paraîtront bonnes et tenez-moi au courant.*

Il voulut insister, mais la présence du Commissaire l'arrêta. Il fit un geste de mécontentement et sortit.

Je fis en sorte, cette même nuit, que Camino le nommât commandant militaire extraordinaire à Los Sunchos avec pleins pouvoirs, lui donnant la mission d'empêcher le passage, par le département, de partis révolutionnaires venant d'autres provinces.

Je gagnais ainsi du temps. Du temps ! Je n'avais besoin que de cela, car je savais la force des faits consommés. Quand le moment physiologique que nous

craignons serait passé, l'irréversible s'imposerait alors, et je me trouverais sorti ou presque du borbier. Avec un peu d'habileté et de chance, ce semblant de drame ne serait plus qu'une vieille histoire.

Quelques jours après, je sus que don Higinio avait envoyé Thérèse à la propriété de parents pauvres dans lesquels il avait pleine confiance et qui vivaient très loin de Los Sunchos, entre le village et la ville. La complicité, provoquée par « *l'honneur* » lui-même, commençait. L'effort nécessaire était aventureux, mais je le réalisai. J'allai voir Thérèse. Au milieu de tendresses et de caresses, je lui peignis ma situation, mon avenir, le grand avancement obtenu et ceux qui s'offraient encore. Mais il était nécessaire de ne pas me créer d'obstacles, il était nécessaire de ne pas me compromettre par un scandale, il fallait arriver jusqu'au sacrifice pour être heureux ensuite, en récompense.

- *Quel sacrifice ?* – me demanda-t-elle dans sa candeur, prête déjà à toutes les abnégations.

Il fallait retarder notre mariage jusqu'à ce que j'eusse consolidé ma position. Et j'eus

la cruauté de lui dire qu'elle n'était préparée, ni par son éducation, ni par son savoir, ni par sa façon de s'habiller, à être la digne épouse d'un grand personnage. Il fallait qu'elle se modifiât, qu'elle étudiât, qu'elle se mît à ma hauteur, et alors ...

- *Mais quel prétexte donner à petit père?*
- *Dis-lui que tu n'as pas confiance en moi, que je suis trop mauvaise tête. Que je te rendrais malheureuse, que je te tuerais de chagrin, et que tu ne m'aimes plus, enfin !*

Je la laissai pleurant comme une Madeleine, sans qu'elle eût voulu me dire si elle acceptait ou non mes prétentions. Mais je m'en allai tranquille. Je connais si bien le coeur humain !

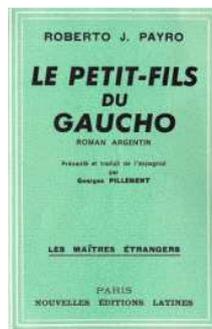
La révolution s'acheva pacifiquement dans ma province, non sans souffrances ni sang à Buenos-Ayres, assiégée et enfin vaincue – cette fois pour toujours – par les forces de la nation.

En même temps naissait le petit-fils de don Higinio, sans que trop de monde le sût, tout d'abord. Le vieux ne chercha plus à me voir, sans doute à cause de l'attitude de Thérèse, et, honteux, quelques mois plus tard, il s'en alla à Buenos-Ayres avec elle et l'enfant. En partant la pauvre

petite m'écrivit me rappelant mes «promesses sacrées, plus sacrées maintenant que nous avons un fils » et me promettant de s'efforcer de devenir une dame qui me fît partout honneur ... Oh ! espérance ! oh ! candeur ! oh ! illusions !

Moi, entre temps, je me bornais à observer la réalité, à l'utiliser, la voie libre, enfin.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>